

Entretien avec **Jean Marc Flahaut** et **Frédéric Houdaer**

Cinéma inferno

Mai 2025

vingtième-et-unième titre de la collection « Nuits indormies »

propos recueillis par Christine Saint-Geours

Hors-champ 1. Pourquoi un recueil à 4 mains, qu'est-ce qui vous a réuni ?

JMF : J'aurais pu faire la connaissance de Frédéric Houdaer par hasard dans les années 80. Quelque part dans un cinéma parisien du 10^e arrondissement - le Brady, par exemple – où l'on aurait projeté Les chiens d'Alain Jessua. Nous aurions été les deux seuls spectateurs dans la salle. Mais non, ça ne s'est pas passé comme ça. J'avais écrit un roman noir avec Daniel Labedan. Frédéric était directeur de collection dans une maison d'édition. Il essayait de me joindre pour m'annoncer qu'il voulait publier le texte. Je me souviens qu'il détestait me laisser des messages sur mon répondeur téléphonique. C'était la voix de JP Belmondo dans l'Homme de Rio. Ça s'est plutôt passé comme ça. Ensuite, nous avons beaucoup échangé. Et nous avons compris ce que nous avons en commun, une certaine idée de la poésie et du cinéma, entre autres.

FH : Je vais vous raconter ma version. La seule version véritable et authentique. Je marchais le long d'une route, le manteau en sale état après avoir franchi une barrière de barbelés, bien décidé à faire de l'auto-stop malgré tout. Quand Jean Marc Flahaut a surgi d'entre deux arbres. Il m'a parlé de "sa méthode" pour qu'un automobiliste s'arrête et nous prenne tous les deux. Nous avons fait affaire. Je ne peux pas entrer dans les détails... Peut-être que je modifie certains d'entre eux, peut-être que je confonds avec la scène d'ouverture de "L'épouvantail", ce n'est pas très grave...

Hors-champ 2. La réédition de « Cinéma inferno » vous a amené à revisiter le recueil. Comment l'œuvre du temps a-t-elle modifié votre regard sur certains textes ?

JMF : Après la publication d'un livre, les années passent et les regrets surgissent. Les erreurs, les oublis, les approximations, etc. Heureusement que les rééditions existent. Je dirais que celle-ci est augmentée et diminuée. Sur le fond, le cinéma présent dans le livre est à la fois violent, assez diabolique et très « male gaze ». C'est celui des années 70-80. Ce serait hypocrite et malhonnête de le déconstruire pour le mettre aux goûts/aux normes d'aujourd'hui où davantage de points de vue et de sensibilités s'expriment et c'est tant mieux. Mais c'est avec ce cinéma d'alors que nous avons grandi et construit notre rapport au monde. Il était empoisonné, nous le savions. Les films produisaient de la violence, un point de vue exclusivement masculin mais paradoxalement distillaient de l'ambivalence, de l'ambiguïté et de profonds questionnements sur la nature humaine et la société. Un

film comme le Justicier de New York – Death wish en V.O – peut être visionné et compris au treizième degré. J’ai l’impression que ce cinéma-là laissait plus de place à l’intelligence et la pensée critique du public avec des fins ouvertes, malaisantes qui nous forçaient à nous interroger sur les individus que nous étions et/ ou ceux que nous voulions devenir.

FH : Pour compléter la réponse de mon camarade... Je dirais que l’un des premiers films féministes que j’ai vus est “Apportez-moi la tête d’Alfredo Garcia” signé par ce grand machiste de Peckinpah. Difficile de dépeindre une société patriarcale plus cruelle que dans ce film-ci. La démonstration la plus implacable qu’un monde exclusivement régi par les hommes conduit à la mort (de toutes et de tous). Peckinpah, comme tous les véritables artistes, a réalisé une œuvre meilleure que lui-même.

Hors-champ 3. Comment caractériseriez-vous le plan d’ensemble du recueil ?

JMF : Ce n’est absolument pas une anthologie du cinéma. Beaucoup de mes films préférés n’y figurent pas. C’est davantage une poétique de l’apprentissage, un parcours initiatique en mots et en images. Les films nous apprennent des choses sur nous-mêmes comme les mythes, ils sont les rêves du monde. Des archétypes qui contiennent les grands problèmes de l’humanité.

FH : Ce recueil est comme le compte-rendu d’une séance de table tournante. Jim Flahaut et moi-même avons posé nos mains à plat sur une cassette VHS et... nous l’avons laissé parler.

Hors-champ 4. Peut-on dire que certains textes vont jusqu’à donner une lecture très personnelle de scènes culte voire les réécrire ?

JMF : Nous entretenons forcément des rapports personnels et très intimes avec les films. Le contexte de leur visionnage compte parfois tout autant que leur propos. Ce qui fait que dans nos poèmes, des associations d’idées pourront paraître étranges. Associer Françoise Sagan avec Les dents de la mer, par exemple. Mais c’est aussi une façon de ne pas hiérarchiser le film d’auteur et le film de genre. Personnellement, je ne suis pas un cinéphile. J’aime qu’on me raconte une histoire. Qu’elle provienne du cerveau de Shakespeare ou de John Carpenter. Qu’elle prenne la forme d’une tragédie grecque ou d’un western spaghetti. Peu m’importe en définitive.

FH : Notre goût commun pour la narration... Voilà quelque chose que sont loin de partager de nombreux poètes de notre connaissance. Notre amour des histoires bien racontées, voilà sûrement ce qui nous a réunis, Jim Flahaut et moi-même. Et voilà la réponse à la toute première question de cet interview qui ne surgit que maintenant !

Et à ceux qui opposeraient “poésie” et “narration”, je rappellerai seulement la brique de fondation de toute la poésie occidentale : “L’Odyssée”, à savoir une suite de chants qui ne cessent de RACONTER.

Clap de fin. Après une réédition, l’envie d’un prolongement, d’une suite vous titille-t-elle ? Avez-vous autre chose à déclarer ?

JMF : Le cinéma se glisse partout dans mes livres. Il sera encore présent dans le roman que je suis en train d’écrire. C’est sans fin.

FH : Que je le veuille ou non, né en 69, mon parcours est à cheval sur deux siècles. On sait quel est l’art majeur (en tout cas le plus marquant) du XXe : celui de Fritz Lang, de Kubrick... L’impact du cinéma a été tellement important sur moi, dès mes plus jeunes années, que je puis rassurer tout le monde : je ne m’en suis pas remis et ne m’en remettrai pas. Quand bien même je n’absorbais plus d’images jusqu’à la fin de mes jours !